

LA TRIBUNE

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

L. O. DAVID : RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE.

BUREAUX : 25 Rue Ste-Thérèse.

W. F. DANIEL : ADMINISTRATEUR

ADMINISTRATION.

LA TRIBUNE

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Paraît tous les samedis. Les abonnements datent du 1er et du 15 de chaque mois.

ABONNEMENT.

Un an \$1.00
Six mois \$0.50

Le numéro 2 Cents.

PAYABLE D'AVANCE.

W. F. DANIEL,

ADMINISTRATEUR

LA TRIBUNE

MONTREAL, 11 JUIN 1881.

Les patriotes de 1837-38

(Suite)

X

A TRAVERS LES DEUX GRANDS OCEANS.

Nous remîmes à la voile le 5 décembre, et avec le voyage recommencèrent nos souffrances. Cependant, le vent était favorable, et ce n'est pas sans certaine jouissance que nous sentions notre navire fendre les ondes ; car, bien que le sort qui nous attendait sur la terre d'exil fût un sort épouvantable, néanmoins, notre grande préoccupation du moment était de pouvoir quitter cet affreux navire, dans les flancs duquel toutes les tortures nous étaient infligées.

Si, d'un côté, notre sort était un peu adouci par l'addition d'une roquette de limonade par jour à une provision un peu augmentée d'eau, et par la diminution de la chaleur, d'un autre côté, la vermine, se multipliant dans nos hardes et dans nos lits, nous faisait endurer des maux indescriptibles.

Avec cela des symptômes de scorbut se montraient chez quelques-uns d'entre nous, c'est même ce qui avait engagé les autorités du bord à ajouter un peu de limonade à notre régime.

Le vent nous étant toujours favorable, le 28 décembre nous avions traversé l'océan et nous nous trouvions à la hauteur du cap de Bonne Espérance.

Deux jours après, nous avions franchi les dangers de ces côtes bordées d'écueils et si souvent tourmentées par les tempêtes, et nous étions passés de l'Océan Atlantique dans l'Océan Pacifique.

L'année 1840 arriva.... Qu'il fut triste le jour de l'an des exilés à bord du navire *Le Buffalo* ! Quels soupirs nous envoyâmes vers la patrie en ce jour que nous savions si gai dans notre cher Canada ! Les souvenirs de l'enfance, les affections de la famille, tout ce qui traverse la mémoire et le cœur de l'homme se disputaient, avec la tristesse, la possession de nos êtres....

Je renonce à décrire ce qui se passait en moi ; car j'entasserais des mots et des phrases que je ne réussis pas à rendre ma pensée. Ces choses se sentent, mais ne se décrivent pas : du moins je me sens impuissant à remplir une pareille tâche.

Les traitements que nous endurions étaient toujours les mêmes ; il semblait que le jeune officier dont j'ai déjà parlé voyait augmenter sa rage contre nous à mesure qu'il voyait approcher le moment où nous allions être soustraits à ses persécutions. A toutes les insultes qu'il nous avait prodiguées jusque là, il ajouta l'épithète de *stupid asses* (stupides bidets) qu'il adressait souvent à tous ceux d'entre nous qui ne pouvaient comprendre ou parler l'anglais, tandis que lui-même ne savait pas un mot de français, la langue européenne par excellence, la langue des cours et des salons, des sciences et de la diplomatie.

XI

SYDNEY ET MONSIEUR L'ÉVÊQUE DE SYDNEY

Le 19 février, vers les trois heures de l'après-midi, nous lâchâmes le port d'Hobartown, poussés par un vent favorable, euglant à toutes voiles vers le lieu de notre exil. Le 24 nous étions à la hauteur du port Jackson, sur lequel est bâtie la ville de Sydney dans la rivière Paramata.

Nous étions dans notre fond de cale lorsque les aneres furent mises à l'eau. Le bruit des chaînes et les piétinement de l'équipage sur le haut pont nous réjouirent le cœur c'était l'annonce d'une délivrance prochaine. Ce n'était pourtant pas le bonheur que nous nous attendions à trouver sur cette terre que nous allions toucher ; mais c'était la fin, du moins, de misères telles que je ne crois pas qu'il soit possible à l'homme de survivre à de plus grandes. Nous avions enduré pendant plus de cinq mois tout ce que le cœur, l'esprit et le corps humain peuvent endurer à la fois de souffrances prolongées.

Nous étions donc devant la ville de Sydney, capitale de la Nouvelle Galle du Sud, où devait se consumer, confondus au milieu des grands criminels du Royaume-Uni, une portion notable de notre existence terrestre.

A peine une heure s'était écoulée, depuis notre arrivée, que le digne évêque de Sydney, Monseigneur Polding, accompagné d'un missionnaire, le Père Brady, arrivait au milieu de nous. Le charitable prélat nous dit que, bien qu'incapable de nous distinguer les uns des autres, il nous connaissait tous ; que nous étions ses enfants arrachés à l'Eglise du Canada, mais confiés désormais aux soins de l'Eglise de la Nouvelle-Galle du Sud. Les évêques du Canada avaient écrit et la charité nous avait précédés dans ces régions lointaines de notre dur exil.

Monseigneur Polding et son compagnon, le Père Brady, qui parlait le français avec la plus grande fa-

cilité, demeurèrent avec nous environ une heure et demie, pendant laquelle ils nous prodiguèrent toutes les consolations que peuvent suggérer les effusions de la charité et du zèle sacerdotaux. Monseigneur nous annonça qu'il viendrait, le lendemain, avec des prêtres, recevoir nos confessions, puis avant de partir, il nous fit une prière et nous donna sa bénédiction. Je n'ai pas besoin d'essayer à exprimer le soulagement que nous causa cette sainte visite, puisque ces lignes sont surtout destinées à être lues par mes compatriotes, des Canadiens, enfants de l'Eglise, héritiers de la piété de glorieux ancêtres.

Le lendemain, Monseigneur Polding revint, en effet, avec deux missionnaires. Sa Grandeur nous annonça qu'elle avait obtenu des autorités la permission de venir célébrer la messe dans notre affreux logement, et que, conséquemment, on donnerait la sainte communion à ceux qui se trouveraient en état de la recevoir. Nous nous confessâmes tous, nous préparant de notre mieux à recevoir notre Sauveur le jour suivant.

Il y avait, comme je l'ai dit plus haut, à une extrémité de notre étroite prison, un espace, correspondant à une écoutille, dans lequel la distance d'un pont à l'autre pouvait permettre à plusieurs personnes de se tenir debout ; ce fut là que nous dressâmes de notre mieux l'autel pour le saint Sacrifice.

Le 27 février 1840, dans le port de la capitale de la Nouvelle Galle du Sud, un évêque de l'Eglise de Jésus-Christ célébrait, assisté de ses missionnaires, la sainte messe, au fond de cale d'un navire-prison, et cinquante-huit exilés politiques canadiens entendaient cette messe, dite à leur intention, et y recevaient la sainte Eucharistie.

Monseigneur Polding nous dit qu'il ne croyait pas devoir nous cacher que le bruit courait qu'on allait nous mener à quelques cents milles de Sydney, dans une petite île nommée Norfolk, baptisée dans la colonie du nom "d'Enfer sur terre" (Hell on earth). La perspective était effectivement terrible : cet endroit était alors le lieu où l'on envoyait les forçats les plus dépravés et les plus incorrigibles : tous les jours il s'y commettait des crimes atroces, et les traitements auxquels ces malheureux étaient soumis étaient à l'unisson du caractère et des mœurs des habitants de cette affreuse localité.

Il paraît que de philanthropiques individualités, liées avec le gouvernement canadien d'alors, avaient fait de nous une peinture aussi chargée que hideuse : cela, joint à l'effet produit par les articles mensongers et sanguinaires de certains journaux anglais de Montréal transmis à la Nouvelle Galle du Sud, faisait qu'on s'imaginait avoir affaire, en nos personnes, à des bandits prêts à tout entreprendre et à exécuter les plus grands attentats sans frémir.

Les dignes prêtres qui accompagnaient Monseigneur Polding rivalisèrent de zèle avec leur digne évêque pour nous préparer à accepter, en vue de Dieu, le sort qui nous attendait, quel qu'il fût. Le généreux Prélat dit avec nous une courte prière, nous renouvela sa bénédiction épiscopale et nous laissa en nous disant qu'il allait, de ce pas, se rendre auprès du gouverneur, afin de solliciter pour nous la faveur d'être débarqués à la Nouvelle-Galle du Sud.

Le moment du départ de ces dignes ministres de la religion nous parut une véritable séparation ; mais déjà faits à la misère et au malheur et fortifiés par le Pain de vie, nous nous préparâmes pour le pire, à peu près certains que nous allions être envoyés à Norfolk. Nous étions résignés à tout.

XII

INSPECTION ET DEBARQUEMENT

Le neuvième jour après notre arrivée dans la rade de Sydney, le 5 mars, on nous donna avis que nous allions être passés en revue par des agents du gouvernement. Cette inspection commença vers les trois heures de l'après-midi : on nous fit monter sur le gaillard d'avant par sections de douze, pour comparaître devant trois employés de l'administration pénale. On nous demanda notre nom, notre âge, le lieu de notre naissance, notre religion, notre état, notre degré d'éducation, on s'informa de plus de chacun s'il était marié, s'il avait des enfants, s'il parlait l'anglais, etc., etc.

A la suite de cette cérémonie, on nous fit redescendre dans notre fond de cale, sans adresser à aucun de nous un mot de plus que les simples et froides questions écrites sur les papiers administratifs : ce qui au reste, est moins surprenant, quand on songe que nous avions affaire à des fonctionnaires chargés de faire sans cesse la même besogne, et pour qui nous n'étions que des forçats, dont la culpabilité était augmentée de tout le grossissement qu'y apportaient les préjugés les plus aveugles et les plus enracinés de race et de secte.

Le lendemain, vers dix heures du matin, deux autres employés de l'administration pénale vinrent nous faire subir une seconde inspection. On prit, cette fois, notre signalement, détaillant chaque particularité de notre personne ; jusque là que des messieurs nous ouvrirent la bouche pour nous examiner les dents, mettant dans ce procédé à peu près les mêmes cérémonies et la même gentillesse qu'un maquignon met à constater l'âge d'un cheval qu'il veut acheter.

A la suite de cette seconde et très-agréable inspection, on nous reconduisit encore dans notre taudis, où nous nous creusâmes le cerveau pour deviner ce qu'on entendait faire de nous, à la suite de tous ces procédés et de ce séjour prolongé dans notre

prison flottante. Tout cela nous confirmait dans l'idée que nous allions être envoyés à l'Enfer, dont nous avait parlé Monseigneur de Sydney.

Ce prolongement de séjour à bord de la frégate était pour nous un grand désappointement en même temps qu'une torture morale, résultant de l'incertitude sur le lieu de notre destination. Aux souffrances physiques que nous continuâmes à endurer s'ajoutaient les poursuites d'une espèce de moustique propre à ces climats. Ces hôtes désagréables s'étaient introduits dans nos logements et en peu de jours nous étions couverts de petites tumeurs brunes, causées par leurs piqûres.

Enfin, le 11 mars, après quatorze jours d'attente dans le port, on vint nous annoncer que nous allions descendre à terre, et qu'un bateau était accosté au navire pour nous emmener. Nos préparatifs n'étaient pas longs à faire ; en peu d'instants tout fut prêt et... nous sortîmes enfin des entrailles de l'impitoyable *Buffalo* !

Notre destination était un établissement pénal situé à huit milles seulement de Sydney.

Les longs délais qui nous avaient retenus si longtemps à bord du navire étaient dus à la répugnance que les autorités avaient à nous admettre dans la colonie : pour triompher de ces répugnances, et nous épargner le triste sort d'un exil à l'île Norfolk, il n'avait fallu rien moins que les démarches pressantes et incessantes de l'excellent évêque de Sydney. Toutes ces démarches seraient même demeurées inutiles, malgré un certificat de bonne conduite donné par le capitaine du *Buffalo*, si Monseigneur Polding ne se fût presque porté caution de votre conduite future : c'était une responsabilité extrêmement difficile à prendre pour l'excellent évêque, qui nous connaissait que par les lettres bienveillantes écrites en notre faveur par le prélat canadien mais sa charité triompha de ses inquiétudes, et il nous sauva de l'horrible sort qui nous attendait.

Le lieu de notre destination était un endroit nommé Long-Bottom, sur la rivière Paramata. Aussitôt embarqués avec nos valises sur le bateau qui devait nous conduire, on déploya les voiles et nous nous mîmes à remonter la rivière, tout réjouis de voir de près des maisons, des arbres et des champs. Il était environ deux heures de l'après-midi quand nous touchâmes le quai de Long-Bottom. De suite, on nous conduisit, sous escorte de soldats, à un mille environ du bord de la rivière : nos effets, chargés sur des charrettes traînées par des bœufs, nous accompagnaient dans le trajet. Nous étions si faibles, si exténués et si perclus de nos jambes, que cette petite marche d'un mille, faite au petit pas, nous fatigua au point de nous donner à tous des douleurs dans les membres, lesquelles persistèrent, pendant quelques jours, pour plusieurs d'entre nous.

A Continuer.

Un mal sans remède

Si nos échevins n'ont pas assez de courage pour soumettre la prostitution, dans Montréal, à certaines lois, pour empêcher qu'on soit constamment chez soi, dans les places publiques, au théâtre, partout, à côté de femmes de mauvaise vie, pour préserver nos enfants de leur contact dangereux, il faudra bien que les citoyens prennent les moyens de se faire respecter.

On sait ce qui se passe : ces femmes, quo rien ne gêne, qu'on trouve partout, au seuil de nos portes, à côté de nos églises ou de nos écoles, prennent plaisir à attirer chez elles des enfants et à les perdre.

On raconte à ce sujet des choses horribles.

Mais il paraît que pour ne pas avoir l'air de reconnaître la prostitution, il faut la laisser exercer ses ravages !

On se contente de faire une descente de temps à autre dans certaines maisons, de condamner à l'amende celles qui les habitent, et on croit que la société est sauvée ! On oublie que plus ces femmes sont exposées à être molestées, plus elles cherchent à faire rapidement de l'argent, et plus leur contact est funeste. On semble oublier que la sagesse consiste à diminuer le mal qu'on ne peut détruire.

Est-on capable de détruire la prostitution ? — Non.

Alors, trouvons moyen d'enrestreindre les ravages. La pudeur de nos femmes et l'innocence de nos enfants, la santé de plusieurs générations ne méritent-elles pas notre attention ? Faut-il sacrifier tout cela à un faux principe de morale dont l'application est si funeste à la société ?

Nous avons trop de ces principes là et pas assez de sens commun et pratique.

Un jour, le mal sera si grand qu'il n'y aura qu'une voix pour demander le remède ; mais que de scandales et sang empoisonné en attendant !

Nous avons été heureux de voir que le *Courrier de Montréal* reconnaissait la nécessité de faire de la société Saint-Jean-Baptiste une association utile et pratique. Nos idées sur ce sujet ont aussi été accueillies avec faveur par les membres de la section Notre-Dame, et M. le Président de la section a promis de les mettre devant le bureau de direction général de la société.

Un correspondant d'un journal anglais faisait l'éloge, il y a quelques jours, de l'Albani. Il disait qu'il venait de l'entendre à Londres et qu'elle était dans toute la force et la splendeur de son talent ; qu'elle chantait même avec plus de perfection que la Patti. Elle a pris de l'embon point et laisse facilement deviner son origine canadienne-française ; c'est, dit le correspondant, un type complet des femmes de son pays. Son retour sur la scène, après qu'elle est devenue mère, a été salué avec enthousiasme par la population de Londres. Sa voix n'a rien perdu de sa fraîcheur, et elle semble plus aetrice encore qu'auparavant, semble jouer avec plus de feu, avec ce brio qui fait surtout le succès de la Patti. Ajoutons, à la gloire de l'Albani et à la nôtre, que sa conduite a toujours été bonne et que, jusqu'à présent, aucun de ces scandales, si communs dans la vie des grandes artistes, n'a terni sa réputation. De sorte que, sous tous les rapports, elle fait honneur au nom canadien.

La *Minerve* ayant annoncé que Mgr Lafèche était l'auteur de l'étude publiée dans le *Journal des Trois Rivières* sur la question de l'université, un correspondant écrit dans le *Journal de Québec* ce qui suit.

Evidemment la *Minerve* a été mal informée ; car on lit dans le décret de la S. C. de la Propagande, du 1er février :

« Les évêques auront le droit de faire leurs observations et de proposer les changements et les améliorations qu'ils jugeront opportuns..... SANS JAMAIS CEPENDANT RECOURIR AU MOYEN DE LA PRESSE... laquelle d'ordinaire..... sert plus à aigrir les esprits et les questions qu'à remédier au mal, et aboutit à causer préjudice à l'honneur de l'université, et souvent même à l'honneur de la cause catholique.

Ainsi, Mgr Lafèche n'a pu écrire l'article en question qui a paru sur le *Journal des Trois Rivières* du 27 courant ; car en le faisant, Sa Grandeur aurait désobéi au Saint-Siège, ce qui ne peut être.

P. S. Nous pouvons affirmer sans crainte que si Mgr Lafèche n'a pas écrit l'article en question il l'a approuvé.

Comme nous sommes de ceux qui disaient qu'on ne devait pas redouter les opinions politiques de M. M. Janinet et de Foucault, nous devons maintenant admettre que les craintes des libéraux étaient bien fondées au moins quant à M. de Foucault. Ce qu'il vient d'écrire au sujet de la situation religieuse et politique de notre pays montre autant d'ignorance que d'indélicatesse. Ceux qui lui ont fait la langue lui ont rendu un fort mauvais service. Ayant affaire à un jeune homme chez qui le zèle l'emporte sur l'expérience, ils lui ont fait croire tout ce qu'ils ont voulu et il a eu la maladresse de l'écrire. Espérons qu'une autre fois son papa le gardera chez lui ou le laissera à l'école.

Emile de Girardin, le grand journaliste parisien, et Littré, le grand philosophe libre-penseur, n'ont pas voulu mourir sans aller à confesse. Les gens qu'ils ont endoctrinés ont bien raison de leur demander : — Mais quest-ce que vous nous avez donc chanté pendant trente, quarante, cinquante ans même ? S'il faut finir par là, vos enseignements et vos actes n'étaient donc que mensonge et erreur ?

Le fait est qu'un homme ne devait enseigner que ce qu'il ne dera pas obligé de désavouer à sa mort. Un homme qui parle ou écrit ne devrait exprimer d'autres opinions que celle qu'il pourrait avouer sur son lit de mort.

L'argent et ses abus.

Un jeune ouvrier, M. Ernest Cyr, fils et associé d'un des meilleurs ouvriers-entrepreneurs de Montréal, nous communique sur ce sujet un excellent travail que nous regrettons de ne pouvoir publier en entier. Nous avons lu avec plaisir cette étude qui fait voir le progrès que l'instruction fait parmi la classe ouvrière.

M. Cyr n'a pas fait de cours d'études classiques, il a simplement reçu une instruction commerciale dont il a su profiter.

Développant une thèse que nous avons nous-même souvent traitée, M. Cyr commence par établir que la richesse est un élément de progrès et de bonheur, que l'acquisition de la fortune demande un travail de corps

et d'esprit, un déploiement de force morale ou corporelle aussi utile à la société qu'à l'individu, pendant que la pauvreté est une source de faiblesse, d'ignorance, de dangers et de tentations funestes à l'esprit et au cœur.

Mais laissons parler M. Cyr :

« Puisque l'argent est si nécessaire, tout homme doit chercher à en acquérir. Or, c'est par l'économie qu'il atteindra ce but.

« Il n'y a pas un homme, pourvu qu'il soit en santé, qui ne puisse devenir indépendant en économisant soigneusement ses revenus et en se privant de tous les objets de luxe qui sont inutiles. L'homme pour devenir indépendant doit être industriel et prudent, et c'est surtout cette dernière qualité qui est la plus difficile à pratiquer. Vauvenargues a dit : les fruits mûrs mais laborieux de la prudence sont toujours tardifs. Sur cent personnes, il y en a à peu près dix qui épargnent sur leur salaire. La classe ouvrière est celle qui dépense le plus mal à propos ; au lieu d'amasser pour les jours de chômage et de maladie, l'ouvrier dépense son salaire au jour le jour, et c'est ainsi qu'à la première crise financière, lorsque les manufactures et les travaux sont arrêtés, il est obligé de mendier son pain. Des hommes qui vivent ainsi de la main à la bouche, n'ayant jamais un jour d'épargne en avant, ne sont guère mieux que des esclaves ; car ils ne sont pas leur maître ; ils ont l'alternative de la servitude ou de la famine, ils ne peuvent commander bien longtemps ni choisir comment et où ils vivront. Il est difficile pour celui qui a vu de près les misères des pauvres, de se rendre compte de cette imprévoyance de conduite ; mais sans aucun doute, la cause première est que ces hommes dédaignent les petites épargnes. Demandez à celui qui dépense au fur et à mesure pourquoi il n'épargne pas une petite fraction de son salaire, et il vous répondra ceci :

— Que peut produire l'épargne de quelques sous par jour ? Il faudrait pouvoir épargner trois à quatre dollars par semaine, pour que ça valût la peine.

Il semble ignorer les résultats auxquels on peut arriver par la pratique des petites économies, il semble oublier que les sous économisés peuvent former des fortunes, comme les gouttes d'eau réunies forment les océans.

Quel est le travailleur qui ne peut économiser cinquante dollars par année ? dans dix ans, cette somme lui donnera, avec l'intérêt composé, un montant de \$650,00 ; dans vingt ans, \$1,860 ; dans trente ans, \$3,950, et en quarante ans, la jolie somme de \$7,700. Vous vous faites ainsi une bonne provision pour la vieillesse en ayant économisé un peu moins de quatorze centins par jour. Comme ces quatorze centins nous sont imperceptibles, lorsqu'ils nous glissent des mains pour satisfaire quelques folles habitudes ! Nous n'avons pas même la pensée du montant considérable qu'ils rapporteraient, s'ils étaient épargnés. Il y a quelques années, parmi les capitalistes d'une de nos grandes villes, était un constructeur qui valait probablement plusieurs cent mille dollars, et qui cependant avait commencé sa carrière comme journalier à un dollar par jour. Sur ce petit salaire il parvint à économiser cinquante centins par jour, et au bout de l'année il avait en banque près de \$180,00 ; de ce moment sa fortune fut faite ; comme un chasseur sur la piste du gibier, il était sur la

route de la fortune, et certain tôt ou tard de gagner la partie. Ceux qui détestent et trouvent les petites épargnes comme indignes de leurs soins oublient qu'elles ont pour effet de préparer à l'habitude de l'économie.

Il est vrai que l'épargne de quelques centins est par elle-même bien peu de chose ; mais, si l'habitude de l'économie devient fixe, alors les pensées se porteront à l'idée d'accumuler, et le succès sera certain. Je crois qu'il n'y a pas dans la vie de l'homme une révolution aussi importante dans ses conséquences que celle qui a lieu au moment où il fait ses premières épargnes. Comme les minutes font les heures, les sous font les dollars. Le commencement d'un dépôt dans une banque peut être regardé comme la crise d'une destinée morale ; car de ce moment l'homme cesse d'être esclave et devient libre et indépendant ; car il peut se fier sur ses moyens pour subsister.

Quels que soient vos moyens, proportionnez vos besoins, afin que vos revenus ne soient pas excédés. Tout homme qui gagne dix dollars par semaine peut vivre tout aussi bien avec neuf ; et remarquons ici la différence entre la pauvreté et l'indigence. La pauvreté est relative et par conséquent elle n'est pas ignoble ; mais l'indigence est une dégradation réelle.

Tout homme qui dépense plus que ses revenus est indigent. Je puis si mal administrer mon argent qu'avec un revenu de 2,000 dollars par année je puis acquérir tous les maux de la pauvreté, et je puis si bien l'administrer qu'avec 1,000 dollars par an, j'acquerrai le bonheur de la fortune. Une des raisons pour lesquelles certains gens refusent de pratiquer l'économie, c'est qu'ils prétendent qu'elle est associée à la mesquinerie et qu'elle est dégradante pour un homme d'esprit et de sentiments élevés. Il n'y a pas de doute que l'épargne peut être portée à un trop haut degré : il y a des âmes viles, éprises du gain comme les belles âmes le sont de la gloire ou de la vertu ; capables d'une seule volupté qui est celle d'acquérir ou de ne point perdre ; curieuses et avides de centins ; uniquement occupées de leurs débiteurs ; toujours inquiètes sur le rabais ou sur le décri de l'argent ; enfoncees et comme abimées dans les contrats, les titres et les parchemins. De telles gens ne sont ni parents, ni amis, ni citoyens, ni chrétiens, ni peut-être des hommes : ils ont de l'argent. Un certain seigneur se promenant à cheval dans son parc qui était immensément grand, perdit un des boutons de son habit ; rien de plus pressé, il descend de sa monture et cherche le fameux bouton sur un espace de trois milles. De telles économies n'entrent pas dans mes idées. L'économie est une chose toute différente de cette avarice sordide ; si différente, en vérité, qu'il n'y a que l'homme économe qui puisse se permettre des libéralités, et vivre avec aisé et grandeur d'âme ! Non-seulement l'indépendance individuelle, mais aussi celle des nations dépend de la pratique de cette vertu. Quel est le secret de la grandeur de la France et de l'Angleterre ? N'est-ce pas leur économie pratique ? N'est-il pas évident qu'avec le temps la richesse publique peut émaner seulement de la prospérité privée ? Sûrement le système qui est considéré grand pour un Etat, ne peut être trop mesquin pour une seule personne.

La vérité est qu'il n'y a pas de fortune qui puisse justifier la profu-

sion et les folles dépenses, soit pour une nation ou pour un particulier. Dieu lui-même n'a pas voulu être extravagant ; car en manifestant ses pouvoirs à la multitude, il leur donne la leçon indispensable de l'économie. La multiplication des pains et des poissons finit avec cet ordre : Amassez les restes de la table afin que rien ne soit perdu.

Les feuilles d'automne servent à engraisser la moisson d'une autre année. Le corps des soldats tombés sur le champ de bataille engraisse le sol pour les semences futures.

La nature ne connaît pas de pertes ; elle utilise les plus petits atomes ; alors pourquoi l'homme trouverait-il dégradant d'économiser pour les besoins et les nécessités futures ? D'un autre côté, tout homme qui veut faire son chemin, dans le monde devrait, autant que possible, éviter les dettes.

Dès le commencement de sa carrière, il doit décider de vivre rigoureusement avec ses revenus, tout petits qu'ils soient.

La ruine de beaucoup de gens date du jour où ils ont commencé à emprunter de l'argent. Il est aisé d'éviter la première obligation, mais elle-là en attire d'autres, et la victime devient de plus en plus embarrassée ; alors arrivent les prétextes, les excuses, les mensonges, jusqu'à ce que toute la vie devienne un expédient, et le débiteur, désespérant de sortir de ces embarras, se résoudra délibérément au vol indirect, au mensonge, et peut-être le pauvre malheureux ira-t-il cacher sa honte sur quelque coin inhabité du globe. Jeune homme qui comme moi commencez votre carrière, faites une résolution de tenir vos affaires en ordre, et surtout de connaître l'état exact de vos finances ; que tous vos actes soient honorables, et soumettez-vous aux privations plutôt que de vous plonger dans les dettes.

L'homme qui n'a pas de dettes est toujours maître de ses actions ; il est aussi libre que l'alouette au bord du ruisseau. Jeune homme, si tu es trop pauvre pour boire du vin, serais-tu de cette grande et admirable nature que Dieu t'a donnée ; agenouille-toi au bord du ruisseau et bois l'eau fraîche et pure qui descend de la montagne ; si tes habits et tes souliers sont percés, console-toi, les apôtres du Christ allaient prêcher l'Évangile pieds nus ; si ton logis ne te plaît pas pour l'élégance et le confort, songe qu'un cœur franc, loyal et honnête trouve aussi bien le bonheur sous le toit de chaume que dans les palais dorés. Pauvres et riches, nul n'est vertueux ni heureux si la fortune ne l'a mis à sa place.

Il est assez curieux de voir Mgr de Birtha dater de l'évêché de Montréal les jolies lettres qu'il écrit contre l'université Laval et ceux qui la défendent. Evidemment Mgr Fabre n'est pas l'évêque de Montréal.

Les jolies lettres de Mgr de Birtha nous ont rappelé son beau sermon sur le Sacré-Cœur à St-Henri pendant les élections de 1875

On a trouvé le mot de Lavalisme pour désigner l'erreur des partisans de l'université Laval.

Ainsi les membres de la Sacrée Congrégation de la Propagande, le cardinal Simeoni, l'archevêque de Québec, presque tous les évêques du pays et tous les prêtres éminents de l'université sont des lavalistes, c'est-à-dire des hommes suspects comme es libéraux mais pour des raisons

différentes. Le crime des libéraux est de trop se soumettre à la loi et ce, lui des lavalistes de trop obéir au Saint-Siège.

Mon Dieu ! que faut-il donc faire pour se sauver dans notre pays ?

Notice necrologique.

M. l'abbé Chandonnet est mort subitement samedi dernier, le 4 courant, frappé d'une apoplexie foudroyante. M. Chandonnet était à la fois le fondateur, l'éditeur et le rédacteur de *La Revue de Montréal*. Il venait de corriger quelques épreuves pour la prochaine livraison de cette revue lorsque la mort l'a surpris. Qui n'a pas admiré les talents hors ligne de M. Chandonnet, son style pur, limpide, toujours égal et suivi, sa dialectique acérée, son immense érudition ? Ce Canadien de génie est né à St. Pierre-les-Becquets.

Remarqué durant son cours à Laval, il fut envoyé au collège de la Propagande à Rome, où il compléta ses études théologiques avec un succès éclatant.

Revenu au Canada, il occupa une chaire à Laval, puis il enseigna à Montréal à l'École Normale Jacques-Cartier et fonda définitivement *La Revue de Montréal*.

Placés dans leur véritable sphère, les talents du défunt auraient répandu beaucoup plus d'éclat et exercé une influence plus utile et pour lui et pour les autres. Espérons que le repos qu'il cherchait et qu'il n'avait pu trouver, il le possède maintenant. Il n'était âgé que de 48 ans.

JAEN-BAPTISTE DU SABLE.

On est facétieux à la *Minerve* !
On lit dans la *Minerve*, du 6 juin, ce qui suit :

Un vrai comble. Le comble de la conversion. Littré, le fameux Littré, qui est à l'article de la mort, a reçu hier les secours et les sacrements de l'Eglise. Il a éprouvé le besoin de reconnaître, au dernier moment, une autre généalogie que celle du singe.

NOUVELLES DIVERSES.

—HISTOIRE DE TROIS CHERCHEURS DE TRESORS, MONTREAL. En 1846, résidant alors à Montréal, on nous raconta, à propos de chercheurs d'argent, une scène bien amusante, qui eut lieu durant l'automne de 1843 près du fameux château-Mactavish, à moitié construit, et situé au pied de la Montagne, en arrière de la ville de Montréal.

Nous dirons d'abord quelques mots sur ce vieux château, qui n'a jamais été achevé et qui a fourni tant de sujets à la légende.

La superstition a toujours fait croire chez le vulgaire que le château-Mactavish était, hanté par des esprits, des fantômes et des revenants de l'autre monde ; qu'aucun être humain n'avait pu y demeurer à cause du tintamarre, des bruits de chaînes et des lamentations qu'on y entendait chaque nuit, de la cave au grenier. Contes d'enfants que tout cela. Il peut se faire qu'on ait vu parfois des lumières et entendu du bruit et des lamentations partir de l'intérieur de ce château inhabité, mais on peut être certain que ce ne fut là que le fait de quelques désœuvrés sans gîte qui trouvaient bon d'aller faire la *voce* dans un lieu où ils ne craignaient nullement d'être inquiétés par des citoyens paisibles.

Ce château, qu'on a démoli en 1861, a laissé encore, en disparaissant, un nouveau et triste souvenir. Un Canadien du nom de Georges Chartrand, l'un des maçons occupés à en démolir les murailles, fut écrasé par un pan qui s'écroula tout à coup sur lui. Cet infortuné mourut peu d'heures après avoir été retiré sous les ruines. Quelques commères ne manquèrent

point d'attribuer ce fatal accident aux esprits et fantômes, mécontents de ce qu'on leur enlevait ainsi leur ancienne demeure ?.....

Trois individus, qui résidaient au faubourg St-Antoine prétendaient donc qu'il se trouvait un trésor caché tout près de ce château ; mais que pour s'en saisir, disaient-ils, il leur manquait les moyens propres à conjurer les esprits qui le gardaient.

Ils s'adressèrent un jour à la personne qui nous raconta cette anecdote, en 1846, croyant qu'elle possédait le *Petit-Albert*, pour lui demander si elle ne pourrait pas leur donner une conjuration, ou formule de prière indispensable, pour s'emparer de ce trésor.

Curieuse de savoir, dit-elle, ce qu'ils voulaient en faire, je leur répondis affirmativement ; mais je leur dis que, pour réciter avec effet la conjuration que j'allais leur donner, il leur faudrait jeûner toute une journée, et faire en outre, à l'endroit où se trouvait le trésor, le sacrifice de deux chats noirs, en se servant d'un couteau dont la lame fût encore vierge (1). Inutile de dire qu'ils s'y engagèrent tous. De suite je traçai sur une feuille de papier une foule de mots qui ne pouvaient être compris dans aucune langue ; et en leur donnant ce papier précieux, je leur fis promettre solennellement d'en garder le secret pour eux seuls.

Quelques jours plus tard, c'était un vendredi soir, voici ce qui se passait au pied de la montagne de Montréal à quelques pas du château. Mactavish

Trois hommes, blottis dans une petite cavité, se préparaient à faire le sacrifice de deux matons noirs, qu'ils maîtrisaient difficilement. L'un des trois aiguillait à cet effet un long couteau encore tout neuf.....

A ce moment, minuit sonna aux cadrons de l'église anglicane et les douze coups argentins furent apportés jusqu'à eux une brise d'automne assez forte et continue pour faire mugir sourdement les grands arbres de la montagne en agitant les branches et les feuilles, déjà jaunies, avec un bruit semblable à la pluie qui tombe durant un fort orage. Le St-Laurent mêlait aussi, à ce concert nocturne de la nature, sa voix si puissante qui roule ses eaux avec tant de force et tant de rapidité vers la Pointe Saint-Charles, en grondant et en se torturant sur un lit de milliers de cailloux.

Alors le sacrificeur immola l'un des chats, et à l'instant, la victime couvrit tous les alentours de ses sinistres miaulements. Alors son camarade, com' renant de suite le sort qui l'attendait, se met aussitôt à jouer des dents et des griffes, si bien qu'il faut lâcher prise à l'homme qui le retenait captif, et disparaît dans la montagne.....

(1) Dans tout sacrifice où l'on répand le sang, il faut que le couteau, ou autres instruments, dont on se sert à cet effet soit neuf. Les livres de conjurations l'exigent tous. Quelle absurdité !

—Voilà une affaire manquée, dit l'un d'eux, et je crains fort maintenant que ce chat donne l'éveil à tous les esprits du voisinage...

En effet, à peine avait-il prononcé ces mots que de grandes flammes, surgissant tout à-coup de la montagne s'approchèrent dans leur direction, accompagnées d'un bruit épouvantable de chaînes et de chaudières ; et, en moins de dix minutes, tous halepants, les cheveux hérissés, plus morts que vifs de frayeur nos trois chercheurs de trésors se trouvaient dans le faubourg Saint-Antoine ayant parcouru une distance à faire frémir le meilleur coursier du monde. Ces pauvres diables se comptèrent encore heureux de s'être retirés de là en y laissant, deux, leurs couvrechefs, et l'autre, la queue de son habit, restée en trophée sur un piquet de clôture !

Voici maintenant l'explication de tout le mystère. La personne, de qui nos trois individus avaient obtenu une conjuration, ayant appris d'eux la nuit, l'heure et le lieu où ils devaient se rendre à la Montagne, à la recherche du prétendu trésor, communiqua aussitôt cette farce à plusieurs de ses amis, et il s'engagèrent, au nombre de huit, d'aller ce soir-là à quelque distance de l'endroit où de-

vaient se rendre nos chercheurs, tous munis de torches enflammables, d'un paquet de chaînes et d'une chaudière, afin de leur jouer un bon tour. On sait quel fut le résultat. Voilà à quoi se réduisent, généralement, toutes ces visions infernales, esprits, fantômes ou revenants, qu'on prétend voir, et qu'on dit garder les trésors cachés.

Un Américain après avoir tué sa femme et sa fille, tira sur sa belle-mère et crut bien l'avoir tuée. Ayant été arrêté, il subit son procès, et sa belle-mère vint rendre témoignage contre lui. Le juge lui ayant demandé, avant de prononcer la sentence, s'il avait quelque chose à dire, il dit : Votre honneur, c'est ma belle-mère surtout que je voulais tuer ; je ne puis me pardonner d'avoir été si maladroit je mérite de mourir.

—Nous engageons nos lecteurs de la campagne à penser, quand il vient à Montréal, à penser à la grande pharmacie de M. M. Lavolette & Nelson. — Voir l'annonce.

—La librairie Paquette Bourgeault est la librairie populaire par excellence. On ne peut acheter nulle part à aussi bon marché, la papeterie et les livres dont on fait usage dans les écoles ou les familles.

UNE CONSIDERATION.—Lorsque la maison Dupuis frère s'ouvrit sur la rue Ste. Catherine Quartier Est de la ville, presque personne, dans le commerce de marchandises sèches du moins, ne faisait d'annonces. Voyant cette maison prospérer avec un système d'annonces sages et véridiques, toutes les autres l'imitèrent bientôt, et aujourd'hui presque tous les marchands annoncent assez largement.

Rien de plus facile à faire. La question est de savoir si tous sont en état de répondre aux énoncés de leurs annonces.

Dans tous les cas on ferait bien de se méfier des habileurs.

Quant à nous, nous ne craignons pas d'inviter les Dames à venir voir nos étoffes à robes nouvelles, nos soies noires, nos demi-parapluies, (en-tout-cas) et nos parapluies doublés et garnis en dentelle.

Le tout, nous ne craignons pas non plus de l'affirmer, à 25 par cent de moins qu'ailleurs.

Nous venons de recevoir par le steamer le *Parisien* plusieurs caisses d'autres marchandises Européennes.

DUPUIS FRERES,
605 rue Ste. Catherine
coin de la rue Amherst, Montréal.

Le sèmeur breveté de Mann qu'on attache à des râteaux traînés par des chevaux sème toutes sortes de grains et ensemence parfaitement bien de six à huit acres de terre dans une heure. Il peut être attaché à toutes sortes de râteaux mais surtout au râteau Cossitt. Garanti parfait, sème le grain de lin comme tout le reste avec la plus grande uniformité depuis cinq livres par acre et plus. Prix seulement \$25.—Sèmeur et râteau réunis \$50.—Faites demander des circulaires et faites un essai sur votre terre.

R. J. LATIMER
81 Rue McGill.

Montréal 30 avril

Tapisseries à bon marché.—Nous tenons à porter à votre connaissance, que nous avons constamment en mains le plus bel assortiment de tapisseries qu'il soit possible de trouver à Montréal, à partir de 5 cts. à \$5.00 le rouleau. Nous vous invitons à venir et surtout à acheter qu'en autant que vous trouvez ce que vous voulez. Avant tout satisfaction à nos clients. Nous accordons des remises de 10, 15, 20 et 25 par cent sur tous les papiers peints importés antérieurement au 1er Janvier 1881, exception faite des papiers fonds uni, faux bois, marbre et moire, ainsi que les bordures et papiers nouveau genre, qui restent aux mêmes prix.

FABRE & GRAVEL.
219 Rue Notre-Dame.

GEORGE BRUSH
MACHINISTE-FONDEUR
Fabricant de bouilloires

EAGLE FOUNDRY
34 KING STREET 34
MONTREAL.

23 avril cm

AU COMPLET.

**NOUVEAUTÉS
DU PRINTEMPS ET D'ETE.**

L'Importation considérable de la
Maison

H. & H. MERRIL,

Comprenant les plus hautes nouveautés que l'acheteur de la maison, a pu trouver sur les meilleurs Marchés Français, Anglais et Américains, est maintenant au **GRAND COMPLET.**

ETALAGE EXTRAORDINAIRE

et vente à bon marché de toutes ces nouveautés

LUNDI, 6 DU COURANT

et les jours suivants chez

H. & H. MERRIL

QUE VOULEZ-VOUS

Vous voulez-vous de belles et fraîches toilettes d'été dans les tissus les plus nouveaux, les plus légers et les plus fins, allez chez

H. & H. MERRIL

où vous aurez le plus beau choix d'étoffes à robes avec toutes les garnitures qu'il y ait à Montréal.

QUE DESIREZ-VOUS ?

Désirez-vous quoi ? un élégant Parasol des Gants de tout genre, des Bas dans toutes les nuances et grandeurs, des rubans, des plumes, des fleurs, des chapeaux, etc., allez chez

H. & H. MERRILL

où le choix de ces articles n'a rien de comparable à Montréal.

SOIE NOIR, SOIE DE COULEUR.

Plus de 300 pièces de Soie noire et de couleur, achetées des fabricants mêmes à grandes réductions, marquées pour l'occasion à 25% moins que leur valeur

SATIN MERVEILLEUX

50 pièces de Satin Merveilleux, 25 nuances à grandes réductions.

QUE SOUHAITEZ VOUS ?

Des PARASOLS ombrés,
" RUBANS " "
" PLUMES " "
" FLEURS " "
" TULES " etc., etc.

De magnifiques Cravates, de beaux Mouchoirs, de superbes Fichus, de magnifiques Manteaux et Costumes, etc., allez chez

H. & H. MERRILL

où toutes ces marchandises abondent et vendent à meilleur marché que partout ailleurs.

H. & H. MERRILL

298 & 290, RUE NOTRE-DAME
MONTREAL.

Montréal 4 juin 1880. b-ins

**MAISON D'EPICERIES
CANADIENNE**

**OLIVIER DEMERS
No 68**

**COIN DES RUES INSPECTEUR
ET ST-ANTOINE**

Assortiment complet de ce qu'il y a de mieux à bon marché

Thé, Café, Beurre, Sucre d'Erable, Sirop d'Erable, Fromage anglais et Fromage de Gruyère, Pois français, Fèves et Fruits en boîtes, Sardines, Poissons de toutes sortes

De la meilleure qualité.

Les Vins de M. Demers tels que Claret, Vins Blancs, Vins de Messe, etc., sont renommés et recommandés par tous ceux qui en font usage.

Le public est invité à venir visiter l'établissement de M. Demers qui acquiert tous les jours de la popularité. Montréal 19 mars 1881. a

AVIS.

N. O. DeBLOIS informe ses amis et le public que vu l'augmentation considérable de ses affaires, il s'est assuré le concours de M. T. Charpentier avec qui il a formé une société sous la raison sociale de

DEBLOIS & CHARPENTIER.

N.—B.—M. DeBlois & Charpentier profitent de cette circonstance pour offrir leurs plus sincères remerciements aux personnes qui les ont honorés de leur clientèle. Ils espèrent pouvoir mériter à l'avenir la continuation de leur bienveillant patronage.

D' BLOIS & CHARPENTIER

Fabricants de

Dalles, Dalots et Corniches en tôle galvanisée, Couverture en ardoise et métaux, etc.

OUVRAGE EN PLOMB,

GAZ et FOURNAISES.

Toutes réparations exécutées promptement et à bon marché.

Bureau : 280 rue St LAURENT

ATELIER :

207 1/2 rue St Charles Borromée.

7 mai 1881 Montréal

JOHN C. McLAREN

Manufacturier de

Matériel de chemins de fer et de moulins, cuir, caoutchouc et

toile, courroies et

boyaux

Pièces d'emballage en Caoutchouc

SACS DE CONDUCTEURS

POUR ARGENT OU

LETRES

EN MAGASIN OU FAITS A ORDRE

Salles de vente et de fabrication au

No. 10 RUE BONAVENTURE, No. 10

MONTREAL.

GALARNEAU & BARBEAU

Importateurs de

MARCHANDISES SECIES

HARDES FAITES

—En Gros et en Détail—

75 1/2 RUE ST-JOSEPH 75 1/2

Montréal.

N. B.—Des Tailleurs habiles sont attachés à l'établissement, et il ne sera rien épargné pour satisfaire les personnes qui voudront bien favoriser cette Maison de leurs commandes. Une visite est respectueusement sollicitée.

H. Galarneau. Tancrède Barbeau.
Montréal 23 avril cm

POUDRE CORYZINE

DE

LAVIOLETTE ET NELSON,

MONTREAL.

Pour la guérison rapide du Rhume de cerveau. Cette poudre enlève immédiatement l'acuité du mal, rend la liberté de la respiration et prévient le rhume de poitrine, suite naturelle du coryza.

On aspire cette poudre par le nez comme du tabac ; elle agit sans provoquer ni étournements, ni irritations d'aucune sorte.

DIRECTIONS.

Cinq à six prises aspirées fortement à cinq minutes d'intervalle, et ensuite une prise toutes les heures jusqu'à guérison. Prix : 25 cts, la boîte.

DÉMÉNAGEMENT.

Le soussigné a transporté son magasin de ferronneries, poêles etc., etc., de la rue Craig au

188 RUE NOTRE-DAME

Vis-à-vis la partie ouest du Palais de Justice.

L. J. A. SURVEYER

188 NOTRE - DAME

Enseigne du Cadenas d'Or

FEUILLETON DE " LA TRIBUNE "

Le chateau de malheurs.

(Suite.)

Involontairement je murmurai : « Sraphine ! » et je vidai mon verre d'un seul trait. Mes yeux se tournèrent vers elle ; je m'aperçus qu'elle replaçait au même moment sa coupe vide à côté d'elle ; ses regards rencontrèrent les miens, et une voix diabolique me murmura à l'oreille : — Malheureux ! elle t'aime pourtant. »

Un des convives se leva, et porta, selon l'usage du Nord, la santé de la maîtresse de la maison. Les verres furent choqués avec des acclamations de joie.

Le ravissement et le désespoir brisaient mon cœur. Le vin enflamait mes sens ; tout vacillait autour de moi ; il me semblait que je devais me précipiter devant elle, et exhiler ma vie à ses pieds.

« Qu'avez-vous donc, mon cher ami ? » me dit un de mes voisins. Cette question me rappela à moi ; mais Sraphine avait disparu.

Je voulais m'éloigner. Adélaïde était là, qui me retint et me dit je ne sais quoi. Je ne comprenais aucune parole : elle me prit par les deux mains, et me glissa en riant quelques mots à l'oreille. Je restai stupéfait, immobile et silencieux. Je ne sais comment il se fit que je reçus machinalement des mains d'Adélaïde un verre de liqueur, que je me précipitai hors de la salle, et que je courus dans la forêt. La neige tombait à gros flocons ; l'orage mugissait entre les sapins ; j'errais comme un insensé en poussant des cris sauvages.

Qui sait combien de temps aurait duré son extravagance, si je n'avais entendu prononcer à haute voix mon nom. L'orage avait cessé ; la lune brillait entre les nuages ; j'entendis les chiens aboyer ; Je vis un homme qui s'avavançait vers moi : c'était le vieux chasseur.

« Ah ! monsieur Théodore, me dit-il, pourquoi vous êtes-vous ainsi égaré dans la neige ? M. le Justicier vous attend avec impatience ? »

Je suivis le vieux domestique, et trouvai mon oncle qui travaillait dans la salle d'audience.

« Tu as bien fait, me dit-il, de prendre un peu l'air pour te rafraîchir. Une autre fois, ne bois pas tant ; à ton âge, cela ne vaut rien. »

Je m'assis, sans répondre un mot, à sa table de travail.

« Mais dis-moi, cher neveu, ce que le baron voulait de toi. »

Je lui racontai tout mon entretien, et je terminai ajoutant que je ne voulais pas me charger de la tâche qu'il m'avait imposée.

« Sois tranquille, me répondit-il, nous partons demain de bonne heure. » Nous partîmes en effet, et je ne revis plus Sraphine. »

CHAPITRE XIII.

A peine étions-nous arrivés dans la demeure de mon oncle, qu'il se plaignit plus vivement que jamais des souffrances de ce voyage. Son silence pénible, interrompu par des accès violents de mauvaise humeur, m'annonça le retour de ses attaques de goutte. Un jour, je fus appelé en toute hâte auprès de lui. Je le trouvai frappé d'un coup de sang, étendu, immobile sur son lit, et tenant une lettre entre ses mains fermées par la convulsion. Je reconnus l'écriture de l'inspecteur du domaine de Her... ; mais, dans ma profonde douleur, je

n'osais lui enlever cette lettre. Il me semblait qu'il allait bientôt mourir. Cependant, avant l'arrivée du médecin, les pulsations des artères reprurent leur cours. La nature énergique du vieillard résista à cette attaque mortelle ; le même jour, le médecin le déclara hors de danger. L'hiver était, cette année-là, très-rude ; il fut suivi d'un printemps froid et insalubre ; et la goutte, aggravée par l'influence du climat, retint longtemps mon oncle sur son lit. Il résolut alors de sortir des affaires ; il abandonna ses fonctions, et je perdis ainsi tout espoir de retourner jamais au château de Her... »

Mon oncle ne voulait être soigné que par moi ; c'était moi seul qui pouvais le soulager et l'égayer. Lorsque sa gaieté reparaisait dans ses moments de calme, il reprenait ses habitudes de plaisanteries, racontait des histoires de chasseurs, et je m'attendais à chaque instant à l'entendre rappeler mes hauts faits et ma lutte avec le loup ; mais jamais il ne fit mention de notre séjour à Her..., et un sentiment de réserve facile à concevoir m'empêchait d'éveiller son attention sur ce sujet.

Mes sollicitudes pénibles, les soins que je donnais à mon oncle, avaient éloigné de moi l'image de Sraphine. Lorsqu'il se trouva mieux portant, je me remis à songer plus vivement à l'appartement de la baronne, à cette soirée qui m'apparaissait comme une étoile brillante et ineffaçable. Un incident imprévu vint tout à coup donner une nouvelle impulsion aux souvenirs et au sentiment d'effroi que j'avais rapportés de la demeure du baron. Un soir, en ouvrant le portefeuille dont je m'tais servi au château de Her..., je trouvai dans une feuille de papier une boucle de cheveux noirs liés avec un ruban blanc : c'étaient des cheveux de Sraphine. En examinant de plus près ce ruban, j'y vis une goutte de sang : c'était peut-être Adélaïde qui, la veille de notre séparation, dans le moment de mon égarement, m'avait laissé ce souvenir. Mais pourquoi cette goutte de sang qui était pour moi comme un affreux présage ? C'était ce même ruban qui flottait sur mon épaule la première fois que j'entrai dans la chambre de Sraphine.

Les orages du printemps avaient enfin cessé, l'été rayonnait, les ardeurs du mois de juillet succédaient à un froid insupportable ; mon oncle reprenait ses forces à vue d'œil, et s'en alla, comme de coutume, s'établir dans une maison qu'il possédait à la porte de la ville. Par une belle et paisible soirée, nous étions assis ensemble sous un bosquet de jasmin ; mon oncle était d'une gaieté extraordinaire, sans sarcasmes, et disposé à une sorte d'attendrissement.

« Neveu, me dit-il, j'éprouve aujourd'hui un bien-être singulier que je n'ai pas connu depuis longtemps ; une espèce de chaleur électrique me pénètre. Je pense que c'est le présage d'une mort prochaine. »

Je m'efforçai de le détourner de ces sombres pensées.

« C'est bien, me dit-il, je n'ai pas longtemps à rester ici-bas, et je veux m'acquitter d'une dette contractée envers toi. Penses-tu encore à notre séjour à Her... ? »

Cette question traversa mon esprit comme un éclair. Avant que je lui eusse répondu, il continua.

« Le ciel a voulu que tu te trouvasse, d'une bizarre façon et malgré toi, associé aux plus profonds secrets de cette demeure ; maintenant il est temps que tu saches tout. Je t'ai

souvent parlé de différentes choses dont tu n'avais que le pressentiment, et que tu ne pouvais comprendre. La nature a, dit-on, tracé dans le cours des saisons l'image symbolique de la vie humaine ; mais je diffère en cela de l'opinion générale. Les nuages du printemps tombent, les brumes de l'été se dissipent, et c'est la pure lumière de l'automne qui nous montre les paysages lointains au moment où ils vont être enveloppés dans les ténèbres de l'hiver. Je pense que c'est à la clarté de l'âge qu'on distingue le mieux l'action d'une puissance impénétrable. On jette alors un regard vers la terre promise, où le voyage commence avec la mort. Je distingue à présent la sombre destinée de cette maison, à laquelle j'ai été enchaîné par des liens plus forts que ceux de la parenté. Tout se montre clairement à mon esprit mais ce que je vois, je ne puis le reproduire dans mes paroles, et nulle langue humaine ne pourrait le dire. Ecoute donc, mon fils, tout ce qu'il m'est possible de raconter, et garde dans ton âme la persuasion que les événements auxquels tu as été mêlé peussent te perdre... Enfin, c'est passé. »

Le récit que mon oncle me fit s'imprima tellement dans ma mémoire que je puis le répéter mot pour mot.

Dans ce récit, il parlait de lui à la troisième personne.

CHAPITRE XIV.

« Dans une orageuse nuit d'automne de l'année 1760, un fracas subit réveilla tous les habitants de Her... ; on eût dit que le château s'éroulait en entier sur ses fondements. En une minute tout le monde fut sur pied ; on alluma des flambeaux ; le concierge, pâle, épouvanté, accourut avec ses clefs, et chacun fut bien surpris lorsqu'en traversant les corridors, les salles, les appartements, on n'aperçut aucune trace de désordre. Un sombre pressentiment s'empara du vieil intendant. Il monta dans la salle des chevaliers, près de laquelle était le cabinet où le baron Rodrigue avait coutume de se reposer lorsqu'il entreprenait ses observations astronomiques ; on arrivait par ce cabinet à la tour qui servait d'observatoire. Au moment où Daniel (c'était le nom de l'intendant) ouvrait la porte, l'orage lança contre lui des décombres, des pierres détachées de la muraille. Il laissa tomber avec effroi son flambeau, que le vent venait d'éteindre, et s'écria : « Dieu du ciel ! le baron est mort d'une mort misérable. »

« Au même instant, des cris de douleur se firent entendre dans la chambre à coucher du baron. Daniel trouva les autres serviteurs réunis autour du cadavre de leur maître. Il était assis dans son magnifique fauteuil, vêtu avec plus d'élégance que jamais, le visage calme et sérieux, comme s'il s'était mis là pour se reposer de son travail ; mais son repos, c'était la mort. Lorsque le jour revint, on s'aperçut que le dôme de la tour s'était écroulé. Les lourdes pierres de taille qui en formaient la voûte avaient brisé le plafond et le plancher de l'observatoire, démoli le balcon, pénétré dans une voûte inférieure, et entraîné une partie des murs extérieurs et du corridor. On ne pouvait faire un pas hors de la salle sans courir risque de faire une chute de quatre-vingt pieds de haut. »

« Le vieux baron avait prévu l'heure de sa mort, et en avait instruit ses enfants. Le lendemain, Wolfgang, son fils aîné, héritier du majorat, arriva au château. »

A Continuer

TRENTE ANNEES DE SUCCES.

PRESCRIPTION DU DR. NELSON

Infailible dans le traitement des BRONCHITES, RHUMES, ASTHME, ENROUEMENT, ETC.

Prix : 25 cts. la bouteille. En vente chez LAVIOLETTE ET NELSON, 29, Rue Notre-Dame, et dans toutes les Pharmacies. 3 octobre 1880. aa—1

Payette & Bourgeault

LIBRAIRES 250, -RUE ST. PAUL, -250

NOUVEAUX OUVRAGES CLASSIQUES

PAR E. ROBERT, Clerc de St. Viateur. Approuvés par le Conseil de l'Instruction Publique.

Grammaire et Exercices.....	\$3.75
“ Elémentaire partie de	“
“ “ [l'élève] dz	1.50
“ [partie du	“
Ex. de la Gram. Elém. maître]	Ex 0.60
“ l'élève. dz	2.40
Grammaire complète.....	dz 3.00
Exercices de la Grammaire complè-	te [Partie de l'élève]..... dz 3.00
Exercices de la Grammaire complè-	te, [Partie du maître]..... Ex 0.55
Dictées Graduées et Raisonnées,	[lère année]..... Ex 0.38
Méthode de Style et de Composition.	
Livre de l'Elève, (lère année) dz	\$3.60
“ du Maître, “ Ex	0.75
“ de l'Elève, 3me “ dz	3.60
“ du Maître, “ Ex	2.70

Montréal 23 octobre 1880

UNE INDUSTRIE NATIONALE.

VIGNOBLE BEASCONFIELD

Raisin Canadien cultivé à Beasconfield (Pointe-Claire) près de Montréal. Produit canadien incomparable. Les commencements remarquables d'une industrie qui a fait la fortune de la France. Expériences faites par des centaines de personnes de la culture de la Vigne Beasconfield.

RAISIN BEASCONFIELD

Demandé partout.

Visites au Vignoble Beasconfield sollicitées par les propriétaires, MM. Menzies & Cie., étant toujours heureux de faire voir les résultats extraordinaires qu'ils ont obtenus, et de donner tous les renseignements désirés. Il y a toujours quel qu'un sur les lieux pour recevoir les visiteurs. S'adresser par lettre à

MM. MENZIES & CIE, Vignoble Beasconfield BEASCONFIELD (Pointe Claire) Au bureau à Montréal, } No. 15 rue Ste. Thérèse. } Montréal 23 Oct, 1880. aa—1

VICTORIA WIE WORKS

A. DECARIE & Cie.

568 & 570 RUE CRAIG, MONTREAL.

Manufacturers de toile en fil de cuivre et de fer pour les moulins à battre, ainsi que pour les moulins à papier, aussi de toile de fil d'acier pour les locomotives qui brûlent du charbon ainsi que tissus croisés en fil de fer pour celles brûlant le bois. Ces articles ont donné complète satisfaction au Grand Tronc et à toutes les autres compagnies de chemins de fer qui les ont employés. Toutes espèces d'ouvrages en fil de fer exécutées avec promptitude. Montréal 11 Déc 1880 fm

MM. J-BTE MANTHA & CIE

Nos 10 & 12

RUE SAINT CHARLES BORROMEI

L'ANCIEN MOULIN L. CHARBONNEAU

Sont heureux d'annoncer à leurs amis et au public en général que leur moulin est maintenant en pleine opération et qu'ils sont prêts à préparer le bois soit blanchir, embouyeter, scier à la scie ronde ou à l'échasse, et qu'ils se chargent de faire toute espèce de menuiseries, tels que portes, chassiss, portiques, lucarnes, etc. Leurs prix sont des plus modérés et l'ouvrage des mieux faits.

J. B. MANTHA T. PRÉFONTAINE Cidevant chez MM Pour les finances, Piquet et Robert. Montréal 5 Février 1881. la—a

\$5.00 \$5.00 \$5.00

Pour cinq piastres vous pouvez acheter un joli habillement.

Pour cinq piastres l'on vous vend un bon habillement.

Pour cinq piastres venez nous voir et vous serez très bien servi, car la même chose se vend ailleurs \$8 00. Avec cinq piastres vous achetez un bon Habillement très confortable—différentes grandeurs—bien assorties. Comme vous voyez pour cinq piastres, l'on vous vend un bon Habillement chez

J. A. BEAUVAIS 186 & 188 RUE ST-JOSEPH

NOUVEAU MAGASIN, Montréal, 23 avril 1881.

Graine de semence, racine et plante pour jardins.

Catalogues fournis à demande. Machines à faucher l'herbe de Philadelphie, les meilleurs sur le marché. Hêtres, érables et frênes pour plantations. De un à deux pieds \$8.00 par mille. Aussi arbrisseaux, plantes et fleurs pour couches et arbres pour ombrages de toutes sortes.

WILLIAM EVANS, Marchand de graines et de plantes.

89, 91 93 RUE MCGILL. 23 avril hm

UN ARTICLE QUI VAUT SON ARGENT

Outre la certitude d'avoir un article parfaitement pur, sain et bon pour la santé, ceux qui achètent la poudre à boulanger et à pâtisseries appelée

COOK'S FRIEND

BAKING POWDER

ont plus plus pour leur argent que s'ils achetaient toute autre article de même nature.

En vente partout. Fabriqué seulement par

W. D McLAREN, 55 et 57 RUE DU COLLEGE. 23 avril aa

AVIS.

Les personnes désirant planter des vignes et des menus fruits sont priés d'envoyer leurs commandes de suite à Gallagher & Gauthier No 101 Rue St-François - Xavier, Montréal, propriétaires des Vignobles Beasconfield. Montréal 2 avril. Jno

AVIS.

L. O. FRANCHERE

Marchand-Tailleur.

A transporté au

No 226 RUE NOTRE-DAME

Son assortiment de marchandises nouvelles, qui consiste en draps, tweeds écossais, anglais, français et canadiens. Une visite est sollicitée. Montréal, 16 avril 1881.

Credit Foncier Franco-Canadien.

Capital - - \$5,000,000

Président, l'honorable E. Duclerc, Sénateur (Paris) Vice-Prés. l'hon. J. A. Chapleau.

Bureau provisoire à Montréal :

Credit Foncier Franco-Canadien. 114 Rue St. Jacques Montreal.

La Société fait des prêts hypothécaires à long terme avec amortissement et à court terme sans amortissement. Intérêt à six pour cent. Pour renseignements s'adresser au directeur E. J. BARBEAU. Montréal 12 Février 1881